Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1942)
Heft: 122

Artikel: Questions actuelles : à propos de théologie systématique
Autor: Grin, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380411

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUESTIONS ACTUELLES

A PROPOS DE THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE

Nous sommes considérablement en retard pour présenter aux lecteurs de la *Revue* la brochure de M. Edouard Burnier (1). Ce retard n'est pas dû seulement à des circonstances occasionnelles : périodes de mobilisation successives, entraînant l'ajournement de toute tâche qui n'est pas immédiate. Il souligne, à sa manière, la douloureuse justesse des remarques de M. Burnier sur les conditions de la recherche théologique en Suisse romande. Quand les Eglises voudront bien se préoccuper à temps du *Nachwuchs*, et que les Facultés n'exigeront plus de leurs professeurs un nombre de leçons excessif, alors le travail personnel deviendra possible, sinon normal...

Au reste, il faut le reconnaître, le retard dont nous nous excusons n'a pas que des inconvénients. L'étude de M. Burnier vaut d'être méditée. Et surtout elle vient de recevoir une réponse détaillée de M. le professeur Maurice Neeser (2). Nous sommes heureux de pouvoir aborder les deux publications en même temps.

Il est superflu, pensons-nous, de résumer longuement une brochure que chacun connaît. Rappelons simplement que M. Burnier n'a pas prétendu donner, en moins de cent pages, un tableau complet de notre théologie dogmatique de 1920 à 1940. A lui seul, le sous-titre : *Notes historiques et critiques* rappelle combien le but poursuivi est plus modeste. Si l'auteur a placé, en tête de son travail, un bref exposé historique, c'est uniquement afin de mieux dégager les problèmes, et surtout de les formuler « dans les termes mêmes où notre théologie romande nous les propose ».

Dans un premier chapitre M. Burnier cherche à caractériser les tendances actuelles. Il relève, non sans raison, l'absence de constructions systémati-

(1) Edouard BURNIER, *La théologie systématique protestante en Suisse romande* (1920-1940). *Notes historiques et critiques*. Lausanne, F. Roth et Cie, 1940. — (2) Maurice NEESER, professeur à l'Université de Neuchâtel, *Orientation*. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1941.

ques complètes, chez nous ; phénomène d'autant plus frappant qu'en Suisse allemande il en va tout autrement. Il note également, chez les théologiens romands, le souci de s'enquérir plutôt que de conclure. Enfin, il signale que l'attention va surtout aujourd'hui à la question de l'autorité de la Bible, aux données de la théologie biblique et au problème de l'Eglise. A l'heure actuelle, la Suisse romande a des dogmaticiens, mais pas de dogmatiques. Cela pour un motif facile à déceler : depuis plus de dix ans la théologie de chez nous — celle des Facultés — consacre tout son effort à se justifier en face du barthisme et du néo-calvinisme, alors qu'elle devrait prendre une nette conscience de sa tâche particulière, afin de l'accomplir sans tarder.

En effet, selon M. Burnier, les dogmaticiens de chez nous ont un devoir urgent : reprendre l'étude du problème du fondement de la connaissance religieuse — étude délaissée depuis trop longtemps — afin de redéfinir les données élémentaires de l'épistémologie protestante. Et pour ce, examiner tout à nouveau les notions essentielles d'expérience, de révélation et de raison. Après cet effort liminaire, les théologiens pourront aborder de grosses tâches dans trois domaines, « négligés jusqu'à l'abandon depuis plusieurs dizaines d'années » : l'ontologie religieuse, la théologie morale, la théologie mystique. Alors seulement redeviendra possible une collaboration qui peut être féconde : la collaboration entre théologiens et philosophes, aujourd'hui singulièrement ralentie par l'insuffisance des méthodes théologiques et par certaines peurs, incompréhensibles de la part de croyants sûrs de leur foi (1).

*
* *

D'aucuns ont parlé des « conclusions mélancoliques » de la brochure que nous venons de résumer à grands traits. D'autres, allant plus loin, ont nettement reproché à M. Burnier sa sévérité à l'égard de la théologie de chez nous. Pour notre part, nous ne saurions parler pareil langage. S'il y a quelque mélancolie à constater ses propres lacunes, on ne peut être que reconnaissant envers celui qui aide à les déceler. Surtout quand — comme M. Burnier — il le fait par attachement profond à la théologie et à l'Eglise, et dans le seul désir d'éclairer.

Une fois de plus nous avons admiré la pertinence des jugements formulés par le jeune professeur de Lausanne, comme aussi la pénétration remarquable de ses observations critiques. M. Burnier, théologien de race et authentique Suisse romand, nous comprendra si nous disons qu'il constitue lui-même une vivante illustration de sa brochure ! Mais, par sa lucidité allant droit au but et néanmoins toujours charitable, quel service il rend à la pensée religieuse

(1) Nous ne disons rien du troisième chapitre, consacré à la bibliographie de la théologie systématique protestante romande. Il y a là un louable effort de la part de M. Burnier. Si cet effort était poursuivi, il lutterait efficacement contre l'état de dispersion regrettable dans lequel se trouve actuellement la production théologique de chez nous.

de chez nous ! Pour les dogmaticiens romands, quel stimulant, quel appel ! Nous ne saurions dire assez notre gratitude.

Et pourtant, si nous sommes d'accord avec M. Burnier d'une façon générale, nous nous sentons obligé de formuler certaines réserves.

Avec M. Burnier, nous constatons l'absence, chez nous, durant ces vingt dernières années, d'œuvres systématiques complètes. Mais nous n'en sommes aucunement alarmé. En effet le coup de barre vers la droite, donné par Karl Barth en 1919, a amené, en théologie, le renversement de bien des choses considérées comme définitivement acquises. Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il a obligé le protestantisme à revoir *toutes* ses positions. A cet égard l'effort des dialecticiens a rendu un immense service : rien n'est redoutable comme la satisfaction théologique, forme subtile du pharisaïsme. Mais pareille révision ne s'opère pas en un jour, ni même en quelques années. Il y faut du temps. Le silence dogmatique d'aujourd'hui n'est pas forcément synonyme d'indigence. Peut-être est-il lourd de promesses. Pour ce qui nous concerne, nous redoutons toute élaboration théologique hâtive, dont nos Eglises — et l'Eglise — ne pourraient que pâtir.

A en croire la brochure, depuis une dizaine d'années la théologie de nos Facultés « s'épuise à se justifier aux yeux du barthisme et du néo-calvinisme ». Cela est-il tout à fait exact ? M. Burnier ne se demande nulle part, dans ses pages, pourquoi la plupart des théologiens romands ont grand'peine à emboîter le pas à ces Messieurs de Bâle ou de Genève. Il ne peut s'agir là de simple conservatisme. Nous croirions bien plutôt à un sens instinctif de l'équilibre, de l'harmonie qui leur vient des leçons de leurs maîtres, singulièrement « équilibrés », eux : un Secrétan, un Vinet. S'il en est ainsi, impossible que la vraie pensée théologique romande réponde au barthisme par un *non* absolu. Pour être fidèle à elle-même, fidèle à sa mission particulière, elle doit peser et le barthisme et le néo-calvinisme, afin de voir ce qu'elle peut en accepter.

Parler d'une tâche théologique spéciale dévolue à la Suisse romande protestante, fera sourire quelques-uns. Nous avons pu nous en apercevoir à telle assemblée de la Société pastorale suisse. Certes l'Evangile est toujours le même, et ses exigences partout identiques. Il n'en reste pas moins que Dieu a permis — sinon voulu — la constitution de grandes Eglises locales diverses, sortes de familles spirituelles dont chacune doit faire retentir sa note dans le concert chrétien. C'est pourquoi, sans faire preuve d'esprit de clocher, nous osons affirmer que la pensée religieuse romande, à cause du passé qui est le sien, a pour mission de « filtrer » le barthisme, et cela au nom même d'une totale fidélité à la Parole de Dieu. Comme toute tâche critique, celle qui nous est assignée peut paraître ingrate. Qu'importe, après tout, si c'est là, au sens le plus profond du terme, une mission !

Cette façon d'envisager les choses, que M. Burnier ne désavouera pas, croyons-nous, nous fait apprécier autrement que lui l'actuel retour — très marqué chez nous, il est vrai — à la théologie biblique. Position de repli, déclare M. Burnier. Nous ne le pensons pas. De toute nécessité il faut une

toiture théologique pour abriter les fidèles de nos Eglises, en attendant que soit achevée la grande œuvre de révision doctrinale à laquelle les appels nouveaux nous ont contraints. Quoi de plus sûr comme abri que les données scripturaires elles-mêmes, dans toute leur richesse et dans toute leur complexité ? Et surtout, dans cet effort pour sonder, comme tout à nouveau, les Ecritures il y a, pour la construction dogmatique à venir, une magnifique promesse.

Un dernier mot : Nous comprenons le regret de M. Burnier de voir interrompue, depuis quelques années déjà, la traditionnelle collaboration des philosophes et des théologiens, si caractéristique, un temps, de notre terre romande. Nous nous souvenons avec émotion du mot de Bergson à René Guisan : « Chez vous, théologie et philosophie sont des amies... ». Mais faut-il regretter que la théologie se soit aperçue qu'il y a des amitiés... compromettantes ? Par là, M. Burnier le sait, nous n'entendons pas du tout approuver la séparation absolue que d'aucuns établissent entre théologie et philosophie. Mais les deux disciplines n'auront-elles pas plus de profit à se retrouver après que chacune aura repris une plus nette conscience d'elle-même ? Nous en sommes convaincu pour notre part. Voilà pourquoi l'interruption momentanée du dialogue entre théologiens et philosophes ne saurait nous effrayer. L'essentiel — et nous remercions l'auteur de la brochure de nous l'avoir redit — est que la théologie ne considère pas cet état provisoire comme définitif.

Quant à la reprise du problème épistémologique, elle fait partie, pensons-nous, du vaste effort de révision dont nous avons parlé. M. Burnier a raison de nous rappeler en termes vigoureux l'importance et l'urgence de cette question. Jamais, pourtant, le théologien ne devra se laisser obséder par elle. Pour le dogmaticien elle représente un problème particulier, capital sans aucun doute ; mais non pas le problème. On l'a relevé, les philosophes eux-mêmes ne sont pas d'accord sur le sens du terme : épistémologique. Et surtout le problème épistémologique est pour la dogmatique un problème liminaire. Il ne nous conduit pas au delà du seuil de la dogmatique. A trop s'arrêter à ce seuil, on risque fort de ne jamais aller plus loin. Or l'intellectuel chrétien ne peut pas attendre, pour exposer sa foi de façon systématique, que les questions préliminaires soient résolues à la satisfaction de chacun. Il y aurait péril spirituel à oublier cette vérité.

* * *

Quand ces lignes paraîtront, la très récente réponse de M. le professeur Neeser à la brochure de M. Burnier aura passé sous les yeux de tous les lecteurs de la *Revue*. Il nous paraît donc superflu de l'analyser longuement.

Rappelons seulement ceci : le petit livre de M. Neeser est né d'une alarme, et constitue un effort de mise au point. A la suite de la publication de M. Burnier, un jeune théologien de Neuchâtel a porté une condamnation sommaire et définitive sur la pensée religieuse romande qui s'inspire des Vinet et des

Secrétan. Les pasteurs de la nouvelle génération tout comme les étudiants d'aujourd'hui, nous dit-il, souffrent de la situation décrite par M. Burnier. Et comme rien, dans l'enseignement des Facultés, n'est capable de faire contrepoids à la théologie dialectique, on ne doit pas s'étonner de voir les jeunes emboîter le pas à Karl Barth.

Désireux d'y voir clair et d'aider les autres à y voir clair, M. Neeser se pose successivement trois questions : En quoi consiste notre authentique tradition protestante romande ? Qu'est-ce au juste que le libéralisme théologique et pourquoi ne peut-il pas nous satisfaire ? Qu'est-ce au juste que le barthisme, et pourquoi devons-nous lui dire non ?

Il est erroné, selon M. Neeser, de faire remonter notre tradition aux seuls Frommel, Secrétan et Vinet. Il ne faut pas l'oublier, ni un Aloïs Berthoud, ni un Jules Bovon, ni un Augustin Gretillat ne furent inféodés à la pensée secrétaniste. En outre, bien loin de représenter un élément spécifiquement romand, la philosophie de la liberté de Charles Secrétan vient, dans son principe, des kantiens allemands. Elle est la manifestation locale d'un libéralisme quasi universel au XIXe siècle. C'est dire qu'il faut aller chercher la source de notre tradition beaucoup plus loin : par Pierre Viret dans la Réforme et, par elle, chez saint Paul.

Certains jeunes parlent volontiers de l'effondrement de l'école libérale. Avant de proclamer la mort du libéralisme théologique, il faudrait l'avoir compris dans son essence. Venu de Kant, de Schleiermacher et de Ritschl, le libéralisme du XIXe siècle se caractérise, selon M. Neeser, par la grande place accordée à l'expérience religieuse ; par un rapprochement constant entre liberté divine et liberté humaine ; par l'apothéose de l'homme, réduisant à presque rien la place faite à l'eschatologie biblique ; enfin par une sorte d'abdication de la dogmatique au profit de la philosophie de la religion.

Quant au barthisme, qui répond aux aspirations de plus d'un jeune, M. Neeser y voit, si nous l'avons bien compris, une sorte de *Kriegstheologie*, issue des événements de 1914-18. C'est en tous points l'antithèse du libéralisme : séparant radicalement Dieu de l'homme, il condamne tout effort apologétique et rompt tout lien entre théologie et philosophie.

Adversaires irréductibles, les libéraux et les barthiens ? En apparence, dit M. Neeser. En réalité les uns et les autres sont des hommes de la Bible. Leur commune erreur est d'être des extrémistes et de mettre l'accent, exclusivement, sur un des aspects de l'Ecriture. Car, ne l'oublions pas, la Bible est infiniment riche. Elle affirme à la fois la liberté de l'homme et la souveraineté de Dieu. C'est pourquoi elle renferme en même temps une philosophie et une théologie. Mais, poussés par un souci exagéré de logique humaine, le libéralisme exclut de l'histoire le Dieu de la grâce, tandis que le barthisme défend à Dieu d'entrer dans l'histoire. Par là le premier s'imagine sauvegarder la liberté de l'homme, alors que le second croit, de bonne foi, exalter la pleine souveraineté de Dieu.

Ni l'une ni l'autre de ces deux tendances ne peut nous satisfaire, conclut

M. Neeser. Sans s'en apercevoir, chacune des deux aboutit à voir les choses « autrement qu'elles ne sont dans la révélation biblique ». C'est dire qu'il importe de remonter plus haut que le barthisme et que le libéralisme, jusqu'à la source même de notre tradition romande : saint Paul, le père de la Réforme. Seule l'aide de l'Apôtre nous permettra d'établir le rapport vrai entre la philosophie et la théologie : le même que l'Evangile établit entre la loi et la grâce. Comme la loi s'accomplit dans la grâce par une conversion de tout l'être, de même la philosophie doit s'accomplir dans la théologie par une « mort » de la raison. Ce qui meurt, à proprement parler, ce n'est pas la raison, mais bien la confiance que l'homme mettait en elle, l'espoir de trouver, par elle, le sens profond de sa vie.

Basée sur la parole de Dieu, la théologie systématique devient ainsi une science sans limite. En effet elle — et elle seule — « trace sur la philosophie entière le signe de la croix, symbole de mort et de résurrection ».

* * *

Nous avons dit ailleurs (*Gazette de Lausanne*, 14 décembre 1941) tout le bien que nous pensons de l'effort de notre distingué collègue. On nous permettra — et lui le premier — de n'y pas revenir. Aux prises nous-même avec les difficultés de l'enseignement de la dogmatique, nous admirons la puissance de travail de M. Neeser, tour à tour professeur, pasteur, écrivain.

La dernière publication du théologien de Neuchâtel a le défaut de ses qualités. L'analyse du libéralisme et du barthisme tient en une quarantaine de pages (chapitres II et III). Ces deux brefs aperçus offrent l'avantage de ne pas rebuter par avance le lecteur. Mais cette brièveté même a obligé l'auteur à simplifier par trop, à renoncer à marquer d'indispensables nuances (entre les représentants du libéralisme, par exemple). Ceux qui aiment l'exactitude ne pourront que le regretter.

Obligé de nous limiter, nous ne relèverons que deux ou trois points.

M. Neeser le fait observer avec beaucoup de justesse, à l'origine, chez les théologiens du XIXe siècle, l'expérience mise au point de départ était l'expérience spécifiquement chrétienne ; et une déviation, regrettable, a ramené dans la suite cette expérience au sentiment religieux commun. Mais est-ce là la seule erreur de la pensée protestante de cette époque ? Nous ne le pensons pas. La théologie dite moderne a cru, de bonne foi, s'avancer sur les traces mêmes des Réformateurs et poursuivre leur œuvre. Il est facile de s'en rendre compte en lisant le début des *Etudes de théologie moderne* de Gaston Frommel, ou telles pages du *Croyant moderne* d'Aimé Chavan. Or c'est là une erreur manifeste. Loin de se caractériser par un subjectivisme très net, l'effort des Réformateurs consiste avant tout dans un retour à la Bible, c'est-à-dire à un donné objectif s'il en fut. Quant à assimiler sans autre le témoignage du Saint-Esprit à la voix de la conscience individuelle, c'est une autre erreur de la théologie libérale. Nous regrettons que, dans un

exposé désireux d'*orienter*, M. Neeser n'ait pas fait justice de ces deux graves confusions.

Relativement au barthisme et au jugement porté sur lui, nous poserons cette question : Est-il équitable de voir avant tout dans la théologie dialectique une théologie de crise, une sorte de réplique, sur le plan religieux, des régimes totalitaires sur le plan politique ? Il ne nous semble pas. En effet, il ne faut pas l'oublier, la réaction théocentrique est antérieure à Barth ; antérieure même à la première guerre mondiale. C'est en 1909 que Erich Schæder a publié sa *Theozentrische Theologie*. La théologie moderne a rapetissé Dieu, écrivait-il, et c'est de cela que nous souffrons. L'homme, ce vermisseau, a projeté son ombre sur Dieu et a voilé Sa majesté. Il faut revenir au Dieu de la Bible, au Dieu qui est Parole vivante. Dans la Bible la gloire de Dieu flamboie. Avant d'étudier l'homme et le prétendu progrès humain dans l'histoire, que la théologie étudie Dieu, et qu'elle l'étudie là seulement où elle peut le trouver : dans la Bible, où Il est manifesté en Christ !

Nous ne prétendons pas, certes, établir une filiation directe entre cet appel incisif et le *Römerbrief*, paru en 1919 seulement. Nous désirons rappeler que, cinq ans avant 1914, un penseur clairvoyant avait décelé l'impuissance radicale du libéralisme. C'est dire qu'avec l'apparition de la théologie dialectique, théocentrique, nous sommes en présence d'une vague de fond.

La solution préconisée par M. Neeser en est-elle vraiment une, demanderons-nous encore ? Un retour à saint Paul peut-il réellement mettre un terme au conflit entre la foi et la raison ? Pour notre part, nous jugeons la chose impossible, parce que l'apôtre ne se meut jamais sur le plan philosophique, mais bien toujours sur celui de la foi. La réponse proposée par notre collègue de Neuchâtel laissera certainement les philosophes insatisfaits. Cette confusion de deux plans différents leur apparaîtra comme une autre façon de couper les ponts entre théologie et philosophie. Et nous ne serons pas plus avancés ! La seule solution véritable nous paraît consister en ceci : que le théologien choisisse soigneusement une philosophie qui fasse leur place aux données — pour lui primordiales — de la foi. Et ainsi la théologie conservera son indépendance.

Enfin, comme conclusion aux pages de M. Neeser, nous voudrions un mot d'ordre plus net. Il serait facile, croyons-nous, de le découvrir en même temps dans la Bible et dans notre tradition protestante romande. Quelque chose comme *plénitude*, selon l'admirable expression de l'épître aux Hébreux (x, 22). Quoi que semble en penser l'auteur d'*Orientation*, l'élément le plus original, chez Charles Secrétan, n'est pas son idée de la liberté, pourtant bien à lui. Cet élément original, nous le verrions plutôt dans une harmonie intérieure : la volonté de faire droit, dans sa philosophie, à toutes les exigences légitimes de la spéculation, mais aussi à toutes celles de l'expérience. Et parmi les données de l'expérience, Secrétan entend respecter tout particulièrement les données de la foi nourrie de la Bible. Le penseur vaudois a pu se tromper dans la réalisation de son dessein, dans l'élaboration de sa philosophie chré-

tienne. Son intention demeure : refus de tout exclusivisme, effort de plénitude intellectuelle et de plénitude spirituelle, à la gloire du Dieu dont il ambitionnait de défendre la cause devant les classes cultivées.

Harmonie intérieure, plénitude, c'est là une marque non seulement secrétaniste, mais authentiquement romande. Moins apparente chez Frommel, peut-être, elle frappe d'emblée chez un Vinet, et chez son moderne interprète Philippe Bridel. A cet égard les pages de l'*Humanité et son Chef* sont vraiment de chez nous.

Ces leçons d'harmonie, ces leçons d'équilibre intérieur, de qui nos penseurs les ont-ils apprises, sinon de la Bible, le plus paradoxal et pourtant le plus harmonieux de tous les livres, le seul qui sache placer devant nous, sans atténuer les unes au profit des autres, les exigences et les promesses de Celui qui est en même temps notre Maître et notre Père ; du Dieu tout à la fois immanent et transcendant ?

Edmond GRIN.